

WILLIAMS CRÉPIN



LES PANTHÈRES GRISES

ENQUÊTENT

2



1

3

AMOUR ET
VIEILLES
DENTELLES



WILLIAMS CRÉPIN

LES PANTHÈRES GRISES ENQUÊTENT

Amour et vieilles dentelles

Alice, Maria, Nadia et Thérèse, alias Les Panthères grises, préfèrent de loin leur cours de théâtre au club du troisième âge du quartier. Et le jour où Alice est choisie pour jouer le rôle de la victime lors d'une reconstitution organisée par la police – la vraie ! –, c'est la consécration.

Mais lorsqu'elle se fait étrangler – pour de faux ! – par le suspect qui clame son innocence, les Panthères grises, piquées par la curiosité et le désir de vérité, s'embarquent dans une aventure policière rocambolesque. Il leur faudra avoir le cœur bien accroché car les pros de l'arnaque aux sentiments ne les ménageront pas !

Des mamies flingueuses prêtes à tout pour faire triompher la vérité et assumer leur bon plaisir : irrésistible et jubilatoire !

« DÉCALÉ, RÉJOUISSANT ET DRÔLE ! »

Biba

Williams Crépin est scénariste et réalisateur de séries pour la télévision. Il a une grande tendresse pour les copines de sa mère, qui l'ont largement inspiré pour l'écriture des *Panthères grises*.



8,90 euros
Prix TTC France
Texte intégral
Rayon : Thriller

Couverture : © Caroline Goux
Illustrations : © Shutterstock





Remède ou poison, la belladone, parfois surnommée « cerise du diable » ou « bouton noir », accompagne les femmes depuis des siècles dans leurs soins comme dans leurs vengeances.

Les éditions Belladone sont nées de l'envie d'explorer toutes les nuances du noir au féminin. À l'image de cette plante empoisonnée, nos héroïnes séduisent, déroutent et peuvent s'avérer mortelles. Méfiez-vous des apparences...

© Éditions Albin Michel, 2022

Pour l'édition poche :

© Belladone, une marque des éditions Leduc, 2026

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

ISBN : 978-2-488853-08-8

Maquette : Christine Porchat

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Instagram

(@éditionsbelladone) !

Belladone s'engage pour une fabrication écoresponsable !

Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Williams Crépin

LES PANTHÈRES
CRISES

Amour et vieilles dentelles

Roman

Albin Michel

Pour Alice, évidemment.

Roméo et Juliette

Alice trouvait l'idée ridicule mais ses copines n'avaient pas lâché le morceau avant qu'elle accepte de faire un essai. Monter sur les planches à son âge lui semblait aussi incongru que participer au marathon de New York.

— Cette activité te permettra d'entretenir ta mémoire et de préserver tes capacités cognitives, lui affirmait Thérèse en étalant son vocabulaire des grands jours.

— Tu rencontreras de nouvelles personnes, ajoutait Nadia qui craignait qu'Alice ne se renferme sur elle-même et ne se claquemure dans son pavillon.

— C'est le meilleur moyen de garder le contact avec le monde extérieur et, qui sait, si la chance est de ton côté, tu trouveras bien un bonhomme pour réchauffer

ton lit pendant les longues soirées d'hiver ! concluait Maria qui ne pensait qu'à ça.

Alice laissait ses copines rabâcher leur laïus qui empestait les slogans appris par cœur. Les filles s'étaient donné le mot, et même son médecin traitant s'y était mis.

— Retenir les textes et les dialogues d'une pièce de théâtre, appliquer les consignes du metteur en scène... Toutes ces pratiques artistiques sont un excellent moyen de stimuler votre mémoire défaillante. En plus, vous pourrez laisser libre cours à votre créativité et la partager avec les autres comédiens. Rien que du bonus, du positif ! Sortez de chez vous, rencontrez de nouvelles personnes. Vivez, Alice, ne laissez pas la routine vous happer !

Galvanisée par ces chaleureuses recommandations, Alice s'était laissé convaincre par un essai.

Six mois plus tard, elle ne raterait son rendez-vous hebdomadaire avec le théâtre sous aucun prétexte.

Pourtant, une angoisse légitime l'avait envahie la première fois qu'elle était montée sur les planches. Elle se rappelait l'époque où, petite fille, sa maîtresse lui demandait de rejoindre le tableau noir pour déclamer la récitation qu'elle n'arrivait pas à retenir. Elle se remémorait ces moments épouvantables où elle se liquéfiait devant ses camarades à l'affût du moindre trou de mémoire.

Aujourd'hui l'ambiance était bien différente, l'audience bienveillante et encourageante. Ses copines, à des degrés divers, étaient confrontées aux mêmes difficultés et, au lieu de l'enfoncer, l'aidaient, la reconfortaient, la stimulaient. Pour une fois, son médecin traitant avait vu juste : l'état d'Alice s'améliorait.

Jouer une amoureuse n'était pas étranger à cette transformation. Interpréter l'héroïne de *Roméo et Juliette* lui donnait des ailes.

*« L'amour, c'est la fumée qu'exhalent les soupirs,
Attisé, c'est le feu dans les yeux des amants,
Contrarié, c'est la mer que viennent grossir
leurs... charmes. »*

— Leurs larmes, Alice, leurs larmes !

Peggy, leur jeune professeure de théâtre, la reprenait pour la troisième fois de suite.

— Tu fais toujours la confusion, larmes, pas charmes, fais un effort, concentre-toi !

Maria sur le qui-vive ne put s'empêcher d'intervenir :

— Normal, on voit bien à quoi elle pense, notre Alice... D'abord les charmes et après les larmes !

Elles rirent toutes de bon cœur.

Les élèves du cours de théâtre étaient assises sur les gradins face à la scène qui leur servait d'espace de répétition à la Maison populaire de Montreuil. Peggy, leur enseignante, une jeune Antillaise d'une trentaine d'années, épaisse chevelure noire cerclée d'un bandana rouge vif, leur faisait face.

Alice esquissa un sourire en se rappelant le jour où elles avaient choisi de s'appeler « les Panthères grises ». Pour renforcer leur cohésion et affirmer l'esprit de troupe qui les habitait, Peggy leur avait demandé de choisir un nom, ce fut le baptême de leur compagnie de théâtre.

« Les Amazones », avait suggéré Alice, Thérèse préférait « les Filles » et Nadia, « les Bonnes Copines »...

Finalement, elles avaient retenu la proposition de Maria. Ainsi la troupe s'appellerait « les Panthères grises ».

Thérèse avait menacé de quitter la salle si elles adoptaient « ce nom stupide », trop agressif à son goût, mais ses protestations n'y avaient rien changé.

— Je ne me sens pas, mais alors pas du tout, dans l'état d'esprit d'une panthère quelle que soit sa couleur.

— Parle pour toi ! Fais gaffe, j'ai les griffes qui poussent, avait feulé Maria en balançant des coups de pattes dans sa direction.

Entre Maria, l'éternelle provocatrice, et Thérèse, la sentencieuse, le moindre détail était prétexte à empoignade.

C'était la première fois qu'elles se retrouvaient depuis la mort de Marie-Madeleine Lambrat. Peggy brisa le silence d'une voix posée.

— Une femme du quartier a été assassinée, et... je crois que certaines d'entre vous la connaissaient.

— J'ai passé le plumeau chez elle jusqu'à la retraite, confirma Maria. Nadia aussi a bossé chez Marie-Madeleine.

— Elle me faisait travailler quand Maria n'était pas libre. J'ai le souvenir d'une patronne honnête, croyante et un peu rigide, une bonne personne. Chez elle, il n'y avait que de beaux objets, c'est ce qui a dû attirer des cambrioleurs.

— T'as raison, c'est fou ce qu'elle entassait comme saloperies. Des ramasse-poussière ! Qu'est-ce que j'en ai chopé, des tendinites, à récurer ces trucs immondes qu'un gamin de maternelle n'aurait pas osé offrir pour la fête des Mères !

Maria, contente de sa tirade, cherchait l'approbation de Nadia. Mais contrairement à ce qu'elle espérait, cette

dernière fuit son regard, trouvant incorrect de médire d'une connaissance dont la dépouille était encore tiède.

Maria continua de plus belle sur sa lancée :

— Quand on essayait de lui parler d'augmentation, elle virait sourdingue d'un coup, la vieille bique !

— Maria ! s'exclamèrent ses copines offusquées.

— Ah, il est beau, le chœur d'oies blanches... C'est le mot « vieille » qui vous choque, c'est ce qu'on est devenues, point final. Le type qui a tué la Marie-Madeleine lui a rendu service... Quitte à mourir, vaut mieux que ça arrive quand on est en bonne santé.

— T'es devenue folle, non mais, écoute-toi quand tu parles ! hurla Thérèse qui s'était occupée avec abnégation d'une amie décédée d'un cancer en phase terminale.

— La Marie-Madeleine, elle s'est pris un coup sur le carafon, elle a calanché d'un coup. Paf ! Je saute la case maladie, pas d'hôpital, pas de journées interminables ou d'années à souffrir le martyr, à se faire pipi dessus, à se... !

— Maria, un peu de décence !

Thérèse plaqua ses mains sur ses oreilles, son intervention n'empêcha pas sa meilleure ennemie de poursuivre sa diatribe.

— Si la grande faucheuse me laisse le choix, je n'hésiterai pas une seconde. Je préfère qu'on m'assassine en pleine force de l'âge plutôt que crever à petit feu.

Maria les fixa dans les yeux l'une après l'autre et ajouta d'une voix blanche :

— Si je deviens liquide, je compte sur vous, les amies...

— On ne va pas te... te..., bégaya Alice, la voix cassée.

— Si vous voulez m'éviter de finir comme une serpillière qui dégouline, vous me coupez le sifflet. Je vous

fais confiance pour que ça ne s'éternise pas ! Je compte sur vous, les Panthères.

Maria se rassit dans un silence glacial, tout à coup, sa peau trop lourdement maquillée sembla fatiguée, ses paupières gonflées masquèrent ses yeux fardés, son sac vidé, elle n'avait rien à ajouter, son discours avait plombé l'ambiance. Les Panthères se refermaient, chacune prisonnière d'un monde qui rétrécissait jour après jour.

Elles frôlaient toutes le cap des soixante-dix ans, certaines l'avaient dépassé comme Alice, à qui il arrivait de perdre la mémoire au moment où elle s'y attendait le moins. Nadia fatiguait quand elle gardait les gamins des voisins pour améliorer le quotidien, sans parler de son épuisement quand ses petits-enfants s'invitaient à la maison. « Heureux quand ils arrivent, heureux quand ils repartent. » De son côté, Thérèse disparaissait mystérieusement quand sa sclérose en plaques la faisait trop souffrir ; sans oublier Maria, qui avait été la femme de ménage de la défunte, mais aussi celle d'Alice pendant plus de trente ans. Maria s'était fixé pour objectif de garder la forme jusqu'au terminus, quitte à employer tout ce que les progrès de la médecine lui proposaient. Elle avait adopté la DHEA, l'hormone de jeunesse made in USA.

— Même Johnny Hallyday en a pris ! se justifiait-elle devant les moues sceptiques des Panthères.

— Ce qui ne l'a pas empêché de finir au cimetière... comme tout le monde, répliquait Thérèse qui n'allait pas rater une occasion de remettre en place sa meilleure ennemie.

Pensive dans la salle de répétition, Maria ne fanfaronnait plus, le malaise qu'elle avait déclenché l'atteignait

par rebond. Malgré ses déclarations provocatrices, la mort de son ancienne patronne la touchait.

— Quand on passe la serpillière chez les gens, on finit par tout connaître d'eux... C'est nous les psys de la poussière, philosophait-elle en jetant un coup d'œil à Alice dont elle avait été l'employée avant de devenir sa meilleure amie.

Les Panthères grises restèrent silencieuses, puis, comme leur avait suggéré Peggy, chacune se concentra sur un souvenir, une anecdote, un moment agréable passé en compagnie de Marie-Madeleine. Alice remua, le banc l'ankylosait, ces sièges sans dossier, franchement inconfortables, lui martyrisaient le dos, et les coussins aux couleurs passées manquaient d'épaisseur pour ses fesses décharnées avec l'âge.

Le crissement de la porte mal huilée résonna dans la salle. L'arrivée du lieutenant Dupuis mit fin à cet instant de recueillement. C'était un type athlétique, élancé – il jouait au foot toutes les semaines avec le club de la police au poste de gardien de but –, les cheveux coupés court, d'un brun foncé ; son nez long et rectiligne formait un angle presque droit avec sa bouche comme s'il avait été tracé au crayon à l'aide d'une équerre.

— Excusez-moi de vous déranger, fit le jeune inspecteur de police d'une voix mal assurée.

— Vous ne dérangez jamais Peggy, persifla Maria qui reprenait du poil de la bête à la vitesse de l'éclair.

— Je suis en service, continua sèchement le lieutenant, je recherche... Enfin, la police est à la recherche d'une comédienne qui accepterait de prendre la place de la morte, lors de la reconstitution de... de l'agression de votre amie... qui vient d'être assassinée.

— Vous n'avez personne de libre au commissariat ?
L'infatigable Maria ne le lâchait pas.

— Si, si, mais... en fait, les collègues ne sont pas très chauds pour jouer la morte. Déjà que les heures supplémentaires ne sont pas payées...

— Ils ont peur de se faire trucider pour de vrai ?

— Comme je sais que Peggy anime ce cours de théâtre avec des comédiennes d'un... certain âge, toutes dotées d'un très grand talent, reprit le lieutenant sans tenir compte des sarcasmes de Maria, j'ai pensé que cette opportunité serait une occasion de vous faire un peu de publicité...

— Arrêtez votre char à voile, vous n'avez personne sous la main, alors vous venez voir si une vioque ne serait pas dispo pour se faire trucider. Je n'ai pas raison ?

— Non, non, je ne dirais pas ça comme ça.

— Tut-tut, ne nous prends pas pour des perdreaux de l'année...

Maria bichait, le jeune lieutenant s'emmêlait les pinces. Peggy vint à son secours.

— La proposition de Jean-Claude... heu... du lieutenant Dupuis...

Les Panthères échangèrent des regards taquins en entendant leur charmante prof appeler le policier par son prénom.

— Cette reconstitution est une formidable aubaine pour notre troupe de théâtre, continua Peggy, rouge comme une tomate sur le point de dégringoler de sa tige. La notoriété des Panthères grises va dépasser cette salle. Qui sait, dans l'avenir, nous aurons peut-être la chance de décrocher une subvention ? C'est pour la bonne cause. Qui est intéressée ?

Les Panthères ne s'attendaient pas à pareille proposition. Après leur avoir laissé une trop courte minute de réflexion, Peggy pointa un index menaçant dans leur direction.

— S'il vous plaît, les filles, ne m'obligez pas à choisir.

— Ce qui nous arrangerait, ce serait que la victime, précisa Dupuis, je veux dire la comédienne qui va interpréter le rôle de la victime, ressemble à la morte, je veux dire à la victime décédée... Même corpulence, même taille... pour que le suspect puisse refaire exactement les mêmes gestes, je veux dire...

Les Panthères avaient compris ce qu'il voulait dire. Le lieutenant, pour se donner une prestance et retrouver un poil d'autorité après ses atermoiements, consulta une photo qu'il piocha dans la poche intérieure de sa veste. Il la scruta avec attention, releva les sourcils, et, après une intense réflexion, afficha un air sévère.

— Cette dame fera parfaitement l'affaire, déclara-t-il d'une voix froide.

Alice ne savait plus où se mettre.

Elle retrouva enfin la parole et tenta de se dérober en exagérant ses défauts.

— Je ne me rappellerai jamais du texte. J'ai besoin de temps pour apprendre un rôle... et encore, si Peggy n'avait pas la gentillesse de me le souffler, je ne sais pas comment je ferais. Si on me précipite, je panique, et... je me bloque.

Alice chercha le soutien de Nadia qui se réfugiait dans la contemplation de ses mocassins depuis que la foudre avait frappé à quelques centimètres d'elle.

— Choisissez quelqu'un qui retient mieux que moi, insista Alice avant d'être coupée par le policier.

— Ne vous inquiétez pas, il n'y aura aucun dialogue à mémoriser, il suffira de suivre les indications du juge. Le lieutenant rangea la photo et sortit un calepin. Il prit un air pensif en caressant le bord de ses sourcils avec l'embout en gomme de son crayon.

— Alice comment ?

— Alice Lamour, répondit Peggy tandis qu'il notait avec application dans son carnet.

Thérèse médita un instant avant de demander sans malice :

— Comment tu vas t'y prendre pour jouer une morte ?

Chacune réfléchit intensément sans trouver la réponse adéquate.

Alice fixa Thérèse avec des yeux de chien battu, elle n'en avait pas la moindre idée.

— Remarque, t'auras pas besoin de composer, intervint Maria, t'es déjà blanche comme un cadavre !

Alice força son rire pour ne pas plomber l'ambiance.

2

Reconstitution

Alice avait été belle et, malgré l'usure des années, l'était encore. Rondelette aux joues roses, le visage expressif, quelque chose de vif et d'intelligent dans les yeux, elle dégagait une force tranquille et rassurante qu'elle se forçait à cacher pour jouer la grabataire. L'innocente entourloupe de cette grand-mère à la mise impeccable et à la coloration discrète donnait du crédit à la venue de Marc. Son fils avait l'impression d'être utile, d'assumer son rôle, de se comporter en bon petit. Il aurait été inconcevable de laisser sa mère se rendre seule à cette reconstitution.

— Jouer une femme qui va se faire trucider ? C'est cette prof de théâtre qui vous a collé cette idée de frapadingue dans la tête ? *Roméo et Juliette* ne vous suffit plus ? Et ce nom, les Panthères grises, vous avez l'air fines... à votre âge !

Tandis que Marc vitupérait en roulant les yeux pour se donner l'air important, Alice pinçait les lèvres. Elle avait des arguments pour lui répondre, mais à quoi bon, son fils aîné ne changerait jamais. Tout le portrait de son père : même voix, même mauvaise foi. Déjà avec son défunt mari, elle était la reine de l'esquive, son Marcel n'avait jamais tort, s'il avait décrété qu'il y avait des virages alors qu'une longue ligne droite se dessinait devant eux, elle n'y pouvait rien. Inutile d'insister, son époux était capable de donner des coups de volant et de précipiter sa famille dans le décor pour prouver qu'il avait raison. Alice ferma les yeux et tendit le fragile bras, à la peau plissée par les années, d'une maman vieillissante qui nécessite le soutien de son grand gaillard de fils pour se confronter à un événement aussi important. Marc souffla avant de capituler en saisissant délicatement sa mère par le coude.

— De toute façon, tu as toujours fait ce que tu voulais, ce n'est pas aujourd'hui que tu vas changer... Tu en as parlé à ton médecin au moins ?

— Mon médecin ! De quoi veux-tu que je lui parle ? s'exclama-t-elle en sortant de sa rêverie.

— De cette reconstitution de meurtre, ce n'est pas anodin à ton âge. Ton docteur, il en pense quoi ?

Les yeux d'Alice pétillèrent de malice.

— Il trouve l'idée formidable.

Son fils l'avait crue, n'était-ce pas la preuve de son talent de comédienne ? Pour le taquiner, elle ajouta, espiègle :

— Il m'a même rédigé un certificat médical.

Cette fois, elle ne mentait pas, la police l'avait exigé.

Alice chercha Peggy dans la foule des badauds qui pataugeaient sous la pluie. La jeune professeure,

reconnaissable à son ciré rose, faisait tache au milieu des habits sombres et des parapluies ruisselant d'eau. Elles échangèrent un sourire, d'encouragement pour l'une, chargé d'appréhension pour l'autre.

Les Panthères grises au grand complet, regroupées au premier rang, n'auraient manqué cet événement sous aucun prétexte. La violente averse qui douchait Thérèse la laissait impassible ; la discrète Nadia, émue, un mouchoir en tissu à la main, se tenait prête à éponger ses larmes ; Maria sortait de chez le coiffeur sans s'être inquiétée de la météo. « Ce type d'occasion, c'est idéal pour faire des rencontres », avait-elle anticipé avec raison.

Alice la voyait répondre, un magazine posé en protection sur sa mise en plis, au micro d'un journaliste à la mine étonnée. Elle préférait ne pas savoir quelles horreurs la cougar racontait au gratte-papier pour se rendre intéressante.

Ce furent donc un homme d'une cinquantaine d'années au costume strict et une mamie qui s'y accrochait d'une manière incertaine qui prirent la direction du pavillon de Marie-Madeleine, maculé par les intempéries.

La victime habitait une maison d'architecte typique des années 1970, construite dans une paisible impasse qui débouchait sur la rue bien nommée des Trois-Territoires, qui serpentait entre Vincennes, la bourgeoise, Montreuil, la populaire et bobo, et Fontenay-sous-Bois. L'ensemble avait bien vieilli. Une marquise envahie de lierre surmontait le perron, une rangée de briques peintes, à demi enterrées, délimitait un chemin gravillonné qui courait jusqu'à l'imposant pavillon. Un splendide massif de rosiers dissimulait l'escalier qui permettait de rejoindre la porte d'entrée.

Un policier en tenue leva le ruban plastique jaune de signalisation. Marc tapota l'épaule de sa mère en guise de soutien avant de se mêler aux curieux retenus à distance par le cordon de sécurité.

On fit patienter Alice dans le salon bourgeois.

Concentrée, assise à la place de la morte, elle abordait son rôle de victime avec le plus grand sérieux. Alice n'arrivait pas à masquer le trac qui gâchait sa joie, ce n'était pas rien d'avoir décroché le rôle-titre pour sa première fois. La frousse la terrorisait et l'excitait tout autant.

Alice repéra Stéphane Lambrat, le fils de Marie-Madeleine, elle l'avait vu aux infos régionales, ça l'avait secouée de le découvrir, les yeux rougis, cherchant ses mots, brisé par le chagrin. Un fils qui pleure sa mère, c'est poignant. Aujourd'hui, il lui faisait une tout autre impression, une mauvaise, l'air insensible, détaché, accaparé par son smartphone, jusqu'au moment où il déplia un mouchoir en papier et essuya les larmes qui débordaient de ses yeux.

Tous se redressèrent à l'arrivée du suspect encadré par deux policiers. À son approche, Alice reconnut le parfum acide, mélange de saleté et d'urine : la signature implacable des sans-abri. Un bonnet de laine lui donnait l'allure d'un bûcheron, deux épaisses rouflaquettes frisées poivre et sel s'échappaient et encadraient un visage émacié d'où émergeaient deux yeux globuleux qui accentuaient l'expression d'ahurissement plaquée sur son visage. Une cicatrice grumeleuse, rouge vif, amputait la moitié de son sourcil droit. Sa lourde chevelure s'effondrait sur ses épaules. Le parfait portrait du patibulaire qu'elle n'aurait pas aimé croiser dans une ruelle sombre.

Le gilet pare-balles qui le protégeait rappelait aux protagonistes le sérieux de l'affaire. Une femme était morte assassinée.

La juge d'instruction, la quarantaine hautaine, la peau sur les os, dotée d'une voix autoritaire haut perchée, entra dans le salon suivie d'un aréopage de personnes à l'air affairé, assurément indispensables à la procédure. Ils s'inclinèrent devant Alice avec pitié, comme s'ils ignoraient son rôle de comédienne qui n'allait pas vraiment mourir.

Alice serra la main tendue par la juge. Elle se fit penser à un gladiateur qui salue avant de partir à l'abattoir. Trop tard pour faire demi-tour.

La juge d'instruction vérifia les présences puis, telle une metteuse en scène, plaça les différents acteurs dans le décor. Alice et le meurtrier présumé se conformèrent à ses indications.

La magistrate en charge de cette triste affaire avait pensé à tous les détails. Il s'agissait de recréer les conditions du meurtre, de reproduire la scène à l'identique, de ressentir l'ambiance dans laquelle vivait la victime. Alice trouva qu'ils poussaient le bouchon trop loin. La salle à manger empestait le renfermé et la mort, le ménage n'avait pas été fait, des miettes de chips encombraient la table basse et, dans son bocal, le poisson rouge flottait, entre deux eaux, le ventre en l'air.

Stéphane, le fils de Marie-Madeleine Lambrat, profita de la diversion générée par les directives de la juge pour se jeter sur le suspect. Ses doigts serraient déjà le cou du balafre avant que les deux policiers ne bougent un cil.

Les murs du pavillon résonnèrent des éclats de sa voix brisée par l'émotion.

— Salaud, tu as tué ma mère, tu vas crever !

Les deux agents réagirent avant qu'il ne mette sa menace à exécution. L'homme au bonnet attendit que son agresseur lui libère le cou pour déglutir bruyamment. Alice vit sa pomme d'Adam monter et descendre comme une cabine d'ascenseur prise de folie. Le suspect lui répondit sans douter, les yeux dans les yeux, avec un accent slave à couper au couteau :

— Pourquoi Mirko faire... saloperie à elle ? Ta mère, toujours gentille avec moi.

— Ordure, tu l'as massacrée, s'époumonait le fils de Marie-Madeleine soulevé du sol par le plus costaud des deux policiers qui l'écarta à distance respectable du balafré.

— Mirko... pas faire mal... Mirko pas assassin...

— C'est trop facile de faire l'amnésique, tu l'as tuée, salaud...

— Un peu de calme ou je fais reporter la reconstitution.

L'intervention de la juge ramena un semblant de sérénité dans le salon. Bientôt, le ronronnement du moteur de l'aquarium agrémenta le silence de ses glouglous lugubres.

Ce jour-là, malgré les efforts du magistrat instructeur, rien ne se passa comme prévu. Le suspect ne se souvenait de rien... ou s'obstinait à le faire croire. Il répétait, agacé, avec son accent guttural :

— Mirko se rappeler rien... Pourquoi vouloir vous... Mirko tuer babouchka... ?

Puisqu'ils insistaient, il allait les satisfaire. L'homme attrapa un vase et montra comment il avait frappé sa victime sur le front.

— Mirko faire comme ça... vous contents ?

Sauf que le coup avait été porté à l'arrière du crâne.

Son avocat commis d'office intervint pour mettre fin à cette mascarade.

— Reproduisez ce que vous avez effectué le matin du crime, pas plus, pas moins, faites exactement la même chose.

— Montre-nous comment tu as bousillé ma maman chérie, espèce de salopard ! gémit Stéphane.

La juge lui lança un regard de feu et ordonna à un policier en civil d'éloigner le fils de la victime de la scène de crime.

La reconstitution tourmentait Mirko. Que n'aurait-il accompli pour quitter ce lieu qui empestait la mort ? De son côté, Alice avait le sentiment qu'on le poussait à reproduire les gestes qui confirmeraient ses aveux. Elle trouvait cette comédie aberrante, absurde. Ce vagabond était incapable d'avoir tué Marie-Madeleine, elle en avait la certitude.

Les multiples interventions et remarques de la juge et de son avocat pesèrent sur l'humeur du suspect. Pour abrégé la mascarade, le gaillard se pencha vers Alice.

— Mirko faire ça.

Il posa ses doigts autour du cou de la vieille dame et, d'un geste décidé, l'étrangla.

— Vous contents ?

Non, ils ne l'étaient pas. La victime n'avait pas été étranglée, elle était décédée à la suite d'un coup porté à la tête.

Alice ferma les yeux, pensant que c'était la meilleure chose à faire. Marie-Madeleine avait-elle agi ainsi ? Elle sentit une haleine chaude et musquée lui souffler à l'oreille.

— Babouchka aider Mirko... Police se tromper... Mirko... pas tuer... pas possible...

Alice leva les sourcils pour l'encourager à s'exprimer mais rien d'autre ne sortit de sa bouche. Elle ne savait que faire de cette déclaration, elle était comédienne, pas jurée d'assises. Elle aurait voulu réagir, mais le pauvre bougre lui pressait la gorge de toutes ses forces. Elle commençait à étouffer, toussa, s'empourpra. « Vis ton rôle, le reste viendra tout seul. » Les recommandations de Peggy lors des cours de théâtre lui carillonnaient dans la tête. À ce moment, Alice incarnait si intensément son personnage qu'elle se sentait mourir.

Progressivement, le superbe lustre allumé à la verticale du fauteuil en cuir, dans lequel elle était assise, s'estompa dans la brume. Pâle et immobile, le visage tourné vers le lieutenant Dupuis, la bouche entrouverte, déformée par la tension, Alice aurait voulu parler mais rien ne vint, elle restait pétrifiée.

Le lieutenant, affolé par ses grimaces lugubres, se jeta sur l'homme au bonnet pour la délivrer.

— Laissez-la !

— Plus tuer babouchka ?... Toi pas savoir quoi vouloir ! râla Mirko, en relâchant son étreinte.

Le jeune lieutenant posa la main sur le bras d'Alice, espérant qu'elle réagisse, mais celle-ci resta pétrifiée et froide comme le marbre de la table basse.

Alice, dans un état second, distinguait les silhouettes floues de la juge d'instruction, de l'avocat, des policiers ; une horde de fantômes se précipitait, au ralenti, dans sa direction.

— Respirez, nom de Dieu ! lui ordonna le jeune flic en lui frappant les joues avec vigueur.

Dans un effort surhumain, Alice redressa la tête au moment où le suspect profitait de la panique générale pour dérober l'arme de service du lieutenant penché sur elle.

— Personne bouger... sinon Mirko tirer. Le balafré au bonnet ne rigolait pas.

Alice, proche de perdre connaissance, émergeait d'un brouillard cotonneux. Elle devinait, plus qu'elle ne voyait, le malfrat braquer le pistolet vers l'assemblée qui reculait devant la menace.

— Mirko pas se rappeler quoi faire ici... Mirko pas tuer... Vous trompez ! gueula-t-il en secouant son arme. L'odeur aigre du vagabond lui fit l'effet de sels et la réveilla de sa torpeur. Alice se sentit s'envoler du fauteuil, étreinte par les puissants bras du balafré qui l'entraînaient vers la sortie.

Le capitaine de police Moelleux, très discret jusqu'alors, fit son entrée en scène. Ses larges narines engloutissaient l'air en frémissant, ses yeux chassieux s'enflammaient, ses sourcils broussailleux lui donnaient l'allure d'un démon, la tache de vin qui ornait son front, et qui lui avait valu le surnom de Gorby en référence à l'ex-dirigeant russe, Mikhaïl Gorbatchev, s'empourpra.

— Tu bouges, je tire ! ordonna-t-il au suspect qui tenait Alice en otage.

Le lieutenant Dupuis, piteux depuis qu'il s'était fait dérober son arme, tenta de raisonner le malfrat.

— N'aggravez pas votre cas, lâchez cette femme ! demanda-t-il sans résultat.

Le capitaine Moelleux tenait Mirko en joue, le doigt posé sur la gâchette.

Alice dodelinait dans les bras du vagabond au bonnet.

— Elle n'y est pour rien, vous n'avez pas le... ! Dupuis n'eut pas le temps de finir sa phrase. Gorby, qui interpréta mal un mouvement du suspect, déclencha un tir réflexe. Alice sentit l'étreinte de Mirko se desserrer,

ses muscles mollir, sa respiration se hacher. Elle coula entre ses bras.

Le rideau tomba sur la scène de crime, son corps dégringola sur l'épais tapis persan. Le dénommé Mirko, bonnet enfoncé jusqu'aux oreilles, se fondit dans l'obscurité qui, d'un coup, inondait le salon de Marie-Madeleine. Les applaudissements du public en délire crépitèrent, stridents comme la foudre. Les bourrasques charrièrent Alice vers le néant. Elle sombra, un sourire accroché aux lèvres. Elle pouvait être fière de sa première prestation en public.

Pow-wow

Le voyage en ambulance, sirènes hurlantes, feux tricolores grillés, virages serrés et crissements de pneus, se termina aux urgences de l'hôpital d'instruction des armées Begin de Saint-Mandé, où, après une inspection efficace menée tambour battant, un interne bougon et mal rasé déclara Alice apte et la relâcha.

Deux heures plus tard, Alice, choquée, retrouvait ses copines réunies dans les locaux de leur club de théâtre. Pelotonnée dans une couverture qui empestait le mois, la tête calée par une double épaisseur de coussins, elle écoutait Maria qui avait accaparé la parole sans demander l'avis de ses camarades. Son ex-femme de ménage, dont la pluie avait gâté la coiffure et fait baver le bleu de ses paupières entre ses faux cils, gesticulait, debout face aux Panthères.